

JULES SUPERVIELLE
CHOIX
DE
POÈMES

nrf

GALLIMARD

CHOIX DE POÈMES

JULES SUPERVIELLE

Choix
de poèmes

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© *Éditions Gallimard, 1947.*

POÈMES
(1919)

Denise, écoute-moi, tout sera paysage,
Un frais mystère tremble en mon cœur aujourd'hui,
La tristesse et la joie ont leur propre feuillage,
Et j'en sais dessiner l'enlacement fortuit.

L'heure vit, il te faut caresser son plumage
Qui garde les couleurs du jour et de la nuit ;
Je ferai battre au vent la tente du voyage
Dans l'aube qui sent bon comme un panier de fruits.

Ah ! ne me réponds pas qu'il est toujours facile
De plier à son goût une muse docile
Et que le vers sait bien que le poète ment ;

Ce sonnet que mûrit et gonfle l'espérance
Enclôt un tel désir d'écarter le tourment
Qu'il fera doux l'amour et chère la souffrance.

DÉBARCADÈRES

(1922)

LE RETOUR

*Le petit trot des gauchos me façonne,
Les oreilles fixes de mon cheval m'aident à me situer.
Je retrouve dans sa plénitude ce que je n'osais plus envi-
sager, même par une petite lucarne,
Toute la Pampa étendue à mes pieds comme il y a sept ans.
O Mort ! me voici revenu.
J'avais pourtant compris que tu ne me laisserais pas revoir
ces terres,
Une voix me l'avait dit qui ressemblait à la tienne, et tu
ne ressembles qu'à toi-même,
Et aujourd'hui, je suis comme ce hennissement qui ne sait
pas que tu existes ;
Je trouve étrange d'avoir tant douté de moi et c'est de toi
que je doute, ô Surfaite,
Même quand mon cheval enjambe les os d'un bœuf pro-
prement blanchis par les vautours et par les aigles,
Ou qu'une odeur de bête fraîchement écorchée me tord le
nez quand je passe.
Je fais corps avec la Pampa qui ne connaît pas la mytho-
logie,
Avec le désert orgueilleux d'être le désert depuis les temps
les plus abstraits,
Il ignore les Dieux de l'Olympe qui rythment encore le
vieux monde.
Je m'enfonce dans la plaine qui n'a pas d'histoire et tend
de tous côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché
dehors,*

Et n'a pour végétation que quelques tajas, ceibos, pitas,
 Qui ne connaissent le grec ni le latin,
 Mais savent résister au vent affamé du pôle,
 De toute leur vieille ruse barbare
 En lui opposant la croupe concentrée de leur branchage
 grouillant d'épines et leurs feuilles en coups de hache.
 Je me mêle à une terre qui ne rend de comptes à personne
 et se défend de ressembler à ces paysages manufacturés
 d'Europe, saignés par les souvenirs.
 A cette nature exténuée et poussive qui n'a plus que des
 quintes de lumière,
 Et, repentante, efface l'hiver ce qu'elle fit pendant l'été.
 J'avance sous un soleil qui ne craint pas les intempéries,
 Et se sert sans lésiner de ses pots de couleur locale toute
 fraîche
 Pour des ciels de plein vent qui vont d'une fusée jusqu'au
 zénith,
 Et il saisit dans ses rayons, comme au lasso, un gaucho
 monté, tout vif.
 Les nuages ne sont point pour lui des prétextes à une
 mélancolie distinguée,
 Mais de rudes amis d'une autre race, ayant d'autres habi-
 tudes, avec lesquels on peut causer,
 Et les orages courts sont de brusques fêtes communes
 Où ciel, soleil et nuages
 Y vont de bon cœur et tirent jouissance de leur propre
 plaisir et de celui des autres,
 Où la Pampa
 Roule ivre-morte dans la boue palpitante où chavirent les
 lointains,
 Jusqu'à l'heure des hirondelles
 Et des derniers nuages, le dos rond dans le vent du sud,
 Quand la terre, sur tout le pourtour de l'horizon bien
 accroché,
 Sèche ses flaques, son bétail et ses oiseaux
 Au ciel retentissant des jurons du soleil qui cherche à
 rassembler ses rayons dispersés.

LE GAUCHO

Les chiens fauves du soleil couchant harcelaient les vaches
Innombrables dans la plaine creusée d'âpres mouvements,
Et tous les poils se brouillèrent sous le hâtif crépuscule.

Un cavalier occupait la pampa dans son milieu
Comme un morceau d'avenir assiégé de toutes parts ;
Ses regards au loin roulaient sur cette plaine de chair
Raboteuse comme après quelque tremblement de terre
Et les vaches ourdissaient un silence violent,
Tapis noir en équilibre sur la pointe de leurs cornes,
Mais tout d'un coup fustigées par une averse d'étoiles
Elles bondissaient fuyant dans un galop de travers,
Leurs cruels yeux de fer rouge incendiant l'herbe sèche,
Et leurs queues les poursuivant, les mordant comme des
[diabes,
Puis s'arrêtaient et tournaient toutes leurs têtes horribles
Vers l'homme immobile et droit sur son cheval bien forgé.

Parfois un taureau sans bruit se séparait de la masse
Fonçant sur le cavalier du poids de sa tête basse ;
Lui, l'arrêtait avec les deux lances de son regard
Faisant tomber le taureau à genoux, puis de côté,
Les yeux crevés, un sang jeune alarmant sa longue bave
Et les cornes inutiles près des courtes pattes mortes.
Cependant mille moutons usés par le clair de lune
Disparaissaient dans la nuit décocheuse de hiboux.

Précédant d'obscurs chevaux lourds de boue de l'an dernier
Des étalons galopaient, les naseaux dans l'inconnu,
Arrachant au sol nocturne de résonnantes splendeurs.
La pampa se descellait, lâchant ses plaines de cuivre,
Ses réserves de désert qui s'entre-choquaient, cymbales !
Ses lieues carrées de maïs, brûlant de flammes internes,
Et ses aigles voyageurs qui dévoraient les étoiles,
Ses hauts moulins de métal, aux tournantes marguerites,
Ames-fleurs en quarantaine mal délivrées de leurs corps
Qui luttèrent pour s'exhaler entre la terre et le ciel.

Sur des landes triturées tout le jour par le soleil
Poussaient des cactus crispés dans leur gêne végétale,
Des chardons comme le Christ, abandonnés aux épines,
Et des ronces qui cherchaient d'autres ronces pour mourir.

Puis un grêle accordéon de ses longs doigts musicaux
Toucha l'homme et ses ténèbres dans la zone de son cœur.
Alors laissant là les vaches, la nuit épaisse de souffles
Qui s'obstinaient à durcir, l'homme entra dans le rancho
Où le foyer consumait de la bouse desséchée ;
A ras du sol lentement il allongea son corps maigre
Et son âme par la nuit encore toute empierrée
Après de ses compagnons renversés dans un sommeil
Où les anges n'entraient pas et qui tenaient bien en mains
Leurs rauques chevaux osseux sur la piste de leurs songes.

LA PISTE

*La piste que mangent des foulées et des trous,
Que tord la sécheresse harassée d'elle-même,
Hésite de toute sa largeur où cinquante bœufs peuvent
avancer de front.*

*Et son souffle est coupé par des crevasses brusques
Comme par des hoquets ;
Elle engendre des sentiers vite étouffés de chardons et de
ronces*

*Puis follement pique un cent mètres
Et s'arrête un instant devant une flaque tarie
Où naguère elle buvait un petit peu de ciel
Et du courage.*

*Passe une diligence traversée par le vent
Chevaux, harnachements et les sombres gauchos,
Traversés par le vent
Comme s'ils n'étaient plus depuis longtemps de ce monde
De chaque côté de la piste
L'horizon tire à soi
Ses terres desséchées,
Obligées de nourrir l'innombrable famille
Des vaches aux flancs pointus
Avec des chardons morts et de l'herbe posthume.*

LA VACHE DE LA FORÊT

Elle est tendue en arrière
Et le regard même arqué,
Elle souffle sur le fleuve
Comme pour le supprimer.
Ces planches jointes flottantes,
Ce bateau plat qu'on approche
Est-ce fait pour une vache
Colorée par l'herbe haute,
Aimant à mêler son ombre
A l'ombre de la forêt ?

Sur la boue vivè elle glisse
Et tombe pattes en l'air.
Alors vite on les attache
Et l'on en fait un bouquet,
On en fait un bouquet âpre
D'une lanière noué,
Tandis qu'on tire sa queue,
Refuge de volonté ;
Puis on traîne dans la barque
Ce sac essoufflé à cornes,
Aux yeux noirs coupés de blanche
Angoisse, par le milieu.

nrf